

h^o 6-22
2006a

Le savoir des couteaux

François Sigaut

« Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes », déclare Prosper Mérimée en commençant sa *Chronique du règne de Charles IX* (1829) ; et il ajoute, « Ce goût n'est pas très noble ; mais, je l'avoue à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès. » J'avoue moi aussi une préférence assez nette pour les anecdotes, ou plus exactement pour certains faits si dépourvus de signification en apparence, que nous ne savons qu'en faire. Il arrive même que ces petits faits vrais, comme on dit, soient tellement extérieurs à nos perspectives habituelles que nous ne sommes même pas capables de les voir. Deux exemples de ces faits invisibles sont le *couteau-debout* de l'Inde (Fig. 18), et ce que j'appellerai le *couteau mince africain*, que j'ai observé au Niger en 1966 (Fig. 19). J'ai déjà présenté ces deux couteaux ailleurs (Sigaut, 1991, 1993), et je m'en sers quelquefois dans l'enseignement pour montrer qu'un objet quelconque étant donné, il est impossible de déduire sa fonction, et même certains traits importants de son fonctionnement, de sa forme seule.

Ce qui manque, c'est le savoir-faire. L'intérêt de l'exercice est de montrer, de façon très concrète, comment un objet totalement incompréhensible lorsqu'il est examiné dans l'ignorance du faire qui lui donne son sens devient évident et même banal lorsque ce faire est connu. Et ce ~~qui~~ est vrai de l'objet l'est aussi du geste. Le geste sans objet – le mime – est tout aussi incompréhensible que l'objet sans geste ; c'est ce qui fait du mime un spectacle proche de la devinette.

Comme son nom l'indique, le couteau-debout est posé sur le sol. La lame est alors debout/c'est-à-dire située dans un plan vertical, le tranchant vers le haut et vers l'arrière, où se tient la personne qui s'en sert. Celle-ci travaille accroupie. D'un pied, elle maintient le couteau fixé au sol par sa plaque support, et appuie sur le tranchant immobile les légumes à couper, le poisson à écailler, etc. Le couteau mince africain est d'un usage beaucoup plus spécifique. Il sert aux bouchers à débiter en petits morceaux la viande qu'ils vendent sur les marchés, de la façon suivante. Le morceau de viande à couper est tenu du bout des doigts d'une main, sans contact avec la paume ; la lame du couteau, tenu de l'autre main, est introduite entre les doigts, la viande et la paume, et coupe vers l'extérieur. C'est un geste difficile à faire comprendre sans le mimer, tant il est étranger à nos habitudes européennes.

À ma connaissance, le couteau africain n'a jamais été décrit, alors qu'il est couramment employé dans le sud du Niger, et probablement aussi dans les pays voisins

H/qui
1/2

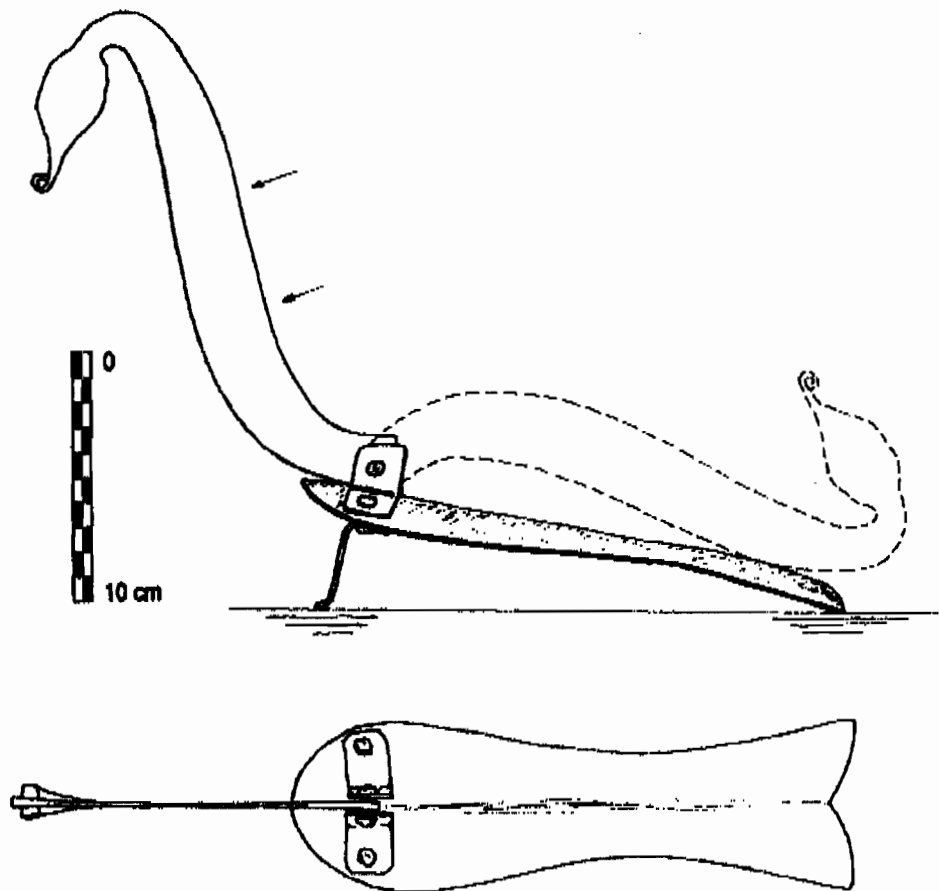
Dire le savoir-faire

Fig. 18.

(Mali, Burkina Faso, etc.). Quant au couteau-debout de l'Inde, il s'agit d'un ustensile de cuisine parfaitement banal, présent à des centaines de millions d'exemplaires dans toutes les cuisines du sous-continent indien (et dans toutes les quincailleries). Or à ma connaissance, le couteau-debout n'a été décrit que deux fois. La première par le mécanicien allemand Franz Reuleaux (1900 : 674), qui reproduit l'œuvre d'un peintre indien probablement acquise au cours du voyage qu'il fit dans ce pays en 1881. La seconde par l'ethnologue Marie-Claude Mahias il y a une vingtaine d'années.

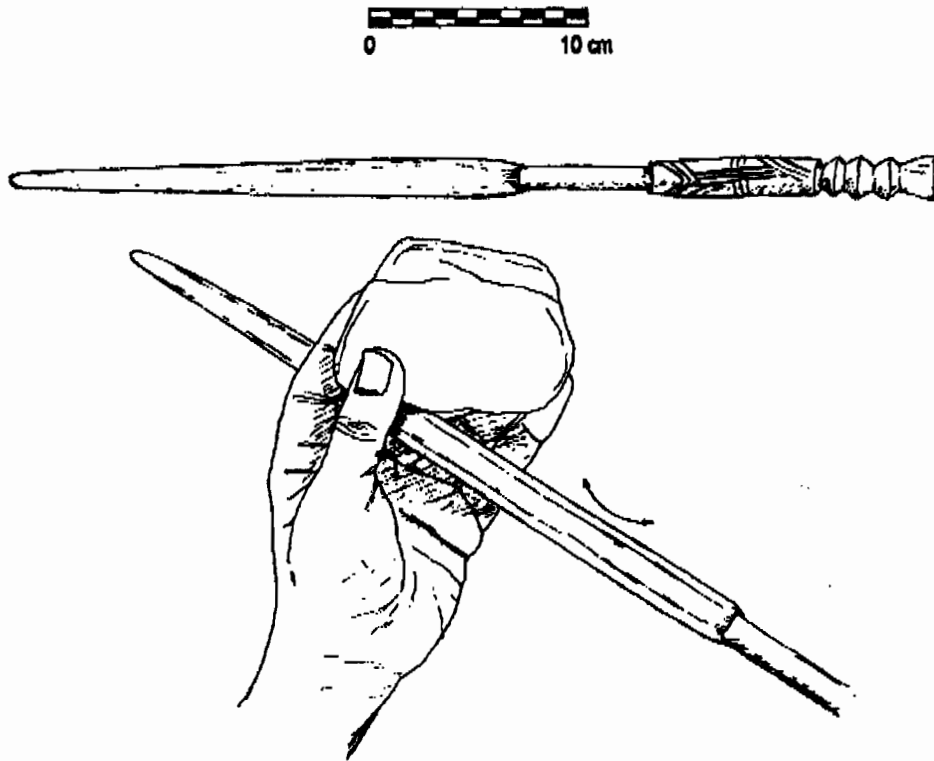
Le savoir des couteaux

Fig. 19. Couteau africain, Niger, 1965 (coll. de l'auteur).

Manière de couper un morceau de viande avec le couteau long de la figure précédente.
On fait passer entre le pouce et l'index, puis entre l'index et le majeur, etc., en coupant vers le haut.
Dessiné de mémoire.

Est-ce parce qu'ils sont insolites qu'ils sont invisibles ? Je ne crois pas. Il y aurait cent autres exemples de façons de faire tout aussi insolites, auxquelles au contraire leur caractère insolite a valu un grand succès de publicité. Je pense, bien entendu, aux célèbres baguettes utilisées dans la cuisine et les repas en Chine et au Japon, qui sont devenues chez nous l'emblème même d'un certain exotisme. Et il est facile de proposer d'autres exemples, moins célèbres mais tout aussi classiques. On a repéré depuis longtemps que des outils de travail du bois comme les scies et les rabots étaient poussés en Europe (ainsi qu'en Chine, je crois), mais qu'ils étaient tirés au Japon ; pour ma part, j'ai eu l'occasion d'observer au Niger en 1966 que les Africains avaient encore une troisième manière de manier une scie égoïne : en poussant, comme

Dire le savoir-faire

en Europe mais avec le tranchant du côté radial de la main (le côté du pouce), et non du côté ulnaire (celui du petit doigt) contrairement à ce que nous faisons spontanément. Ces façons de manier un outil ne sont pas tout à fait inconnues chez nous. Nos scies d'élagueur sont tirées comme les scies japonaises, sans doute pour éviter de tordre la lame lorsqu'elle se coince dans le bois, incident particulièrement fréquent dans l'élagage. Et il arrive couramment à nos bouchers de tenir leur scie à l'africaine pour scier un os sur l'échalas. Autres exemples classiques, les postures de travail et l'utilisation plus ou moins poussée des pieds dans les opérations artisanales. Le fait que les forgerons européens travaillent debout, alors que ceux d'autres régions travaillent plutôt assis ou accroupis, a été noté depuis fort longtemps, ainsi que l'extraordinaire habileté des artisans du Caire à se servir de leurs pieds. Et je ne mentionne que pour mémoire le portage des enfants et des charges, etc.

Marcel Mauss n'a certes pas été le premier à s'intéresser à tout cela. Il y a eu avant lui toute une littérature de vulgarisation à l'intention des enfants ou d'un public populaire qui n'est pas sans intérêt (par ex. Weule, 1921, de Geoffroy, 1936). Mais il faut bien reconnaître que le plus souvent, et même dans les ouvrages les plus sérieux, les faits sont plutôt signalés que décrits ou analysés. Comme le dit Gordon W. Hewes (1955), l'article de Mauss sur « Les techniques du corps » n'est rien de plus qu'un programme stimulant. Les essais de synthèse sont rares et ont en général un caractère provisoire et inachevé assez frappant. C'est le cas de cet article de Hewes sur les postures que je viens de citer, et qui est presque aussi classique que celui de Mauss. Il s'agit d'un inventaire d'une centaine de postures relevées dans 212 publications concernant 480 groupes humains. Mais malgré les remarques nombreuses et passionnantes dont l'article est rempli, nous restons un peu sur notre faim. L'auteur ne représente que 58 postures sur toutes celles qu'il a identifiées, qu'il répartit en sept catégories qui sont les suivantes :

- *Nilostenstellung* (posture de repos debout sur un seul pied, fréquente chez les peuples dits nilotiques de l'Afrique de l'Est, qui a apparemment beaucoup frappé les ethnologues),

- postures assises sur siège,
- accroupies,
- assises au sol jambes allongées,
- à genoux,
- assises en tailleur (sitting with the legs folded to the side),
- sur un genou.

Il est clair que cette catégorisation sommaire n'est pas une classification et n'a pas l'ambition d'en être une. Hewes conclut d'ailleurs avec un certain désabusement, me semble-t-il, à un « manque d'intérêt scientifique pour les comportements posturaux, qui vient souvent d'une simple et trop commune indifférence envers les faits

Le savoir des couteaux

d'ordre culturel ». Cette conclusion paraît aussi valide aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, dans la mesure où personne, à ma connaissance, n'a tenté de développer l'essai de Hewes. Mais je voudrais la nuancer sur un point. Il y a des faits invisibles, comme les deux couteaux que j'ai présentés au début de ce travail. Il y a à l'inverse des faits surexposés, si je puis dire, comme les baguettes chinoises ou la *Nilotenstellung*, qui sont ou ont été de véritables emblèmes de l'exotisme. Pour autant, connaissons-nous mieux les seconds que les premiers ? Si nous parlons de connaissance scientifique, alors il me semble que la réponse est non. Je ne connais aucune étude de ce genre sur les baguettes chinoises, par exemple, et je n'en ai jamais trouvée aucune référence dans aucune bibliographie. Cela ne veut pas dire que rien n'existe, bien sûr. Mais cela veut dire que si des éléments de connaissance existent quelque part, ils sont eux aussi devenus invisibles. L'invisibilité ne se situe pas toujours au même niveau, mais elle est toujours quelque part. Il y a bien des faits invisibles au sens le plus problématique du terme, c'est-à-dire que nous ne « voyons » pas alors même qu'ils sont évidents.

On objectera peut-être que ces faits ne sont pas invisibles, mais qu'ils sont seulement sans signification particulière et que c'est pour cela que personne ne s'y intéresse. Il est possible que ce soit le cas pour quelques-uns, mais je ne peux pas imaginer que ce le soit pour tous. Ou alors, il faudrait le prouver, ce qui suppose qu'on les étudie, c'est-à-dire qu'on commence par s'y intéresser. Il n'y a pas d'issue logique à ce dilemme. S'il y a des faits invisibles en anthropologie, ce ne peut pas être pour de bonnes raisons.

Mais à défaut de raisons, il y a sans doute des explications. Celle que je vois, pour ma part, est fort simple. Elle s'inspire d'un phénomène que les linguistes connaissent depuis des décennies. Il y a des sons inaudibles (et imprononçables) pour les locuteurs d'une langue quelconque, parce qu'ils ne font pas partie du système des phonèmes de cette langue, c'est-à-dire parce qu'ils n'ont aucun sens pour ceux qui la parlent. Je crois qu'il y a des faits invisibles comme il y a des sons inaudibles, parce qu'ils ne signifient rien. Mais ce n'est pas les faits eux-mêmes qui sont insignifiants. C'est le tableau des significations de l'anthropologie (et des autres sciences humaines), tel qu'il s'est structuré au cours de son histoire, qui n'a pas de place pour les recevoir. Voilà, à mon sens, la situation dans laquelle nous nous trouvons et le problème qui nous est posé par les « techniques du corps » – entre autres. Quelles conclusions en tirer ?

La notion de savoir-faire n'est ni simple ni transparente. Elle présente plusieurs aspects qu'il importerait de mieux distinguer qu'on ne fait d'habitude ; on l'oppose souvent au savoir proprement dit, qui serait formel, conscient, explicite (la littérature des années 1980 et 1990 a beaucoup joué sur ce thème). Mais si cette opposition se justifie jusqu'à un certain point, il me semble qu'il ne faut pas l'exagérer. Il ne faut

Dire le savoir-faire

H/c
 pas, notamment, réduire ~~Il ne faut pas, notamment, réduire~~ le savoir-faire à ce que l'on peut appeler l'adresse. L'adresse est certes une composante essentielle de tout savoir-faire. Elle se mesure, ou du moins elle s'évalue en termes de rapidité d'exécution, de précision, de sûreté. Elle peut même donner lieu à des compétitions dont le sport moderne donne une image surexposée. L'adresse s'acquiert par l'entraînement plus que par la réflexion ou le raisonnement, et on pourrait, je crois, soutenir que l'adresse n'est pas une faculté spécifique à l'homme, puisque les dresseurs obtiennent des résultats tout à fait remarquables chez les animaux du cirque. Pour autant, il me semble impossible de réduire l'adresse humaine à quelque chose de purement mécanique ou animal. Même dans les activités les plus routinières, l'homme ne peut pas s'empêcher de penser. Ou plutôt, c'est la vieille dichotomie entre la pensée et l'action qui me paraît impossible à admettre dès lors qu'on s'interroge sur l'action technique.

Combinée à l'adresse, il y a la connaissance, qui ne peut être que par expérience réfléchie, du schéma qui guide l'action. Chez l'animal, ce schéma ne comporte guère que deux éléments : l'animal lui-même, avec son propre corps, et l'objet de son action. Chez l'homme, le schéma d'action se complique de toute la diversité des instruments qu'il met en œuvre, et qui ont chacun leur comportement propre. Or la connaissance de ces comportements, qui ne sont ni animaux ni humains – la façon dont un couteau coupe, dont un marteau frappe, dont un lien attache, dont un support résiste au poids dont on le charge – est indispensable au déroulement de l'action technique, et ce qu'elle a de proprement technique. L'adresse ne suffit pas. Dans toute action technique, il y a une connaissance née de l'expérience réfléchie du comportement des instruments. Et même lorsqu'il n'y a pas d'instruments – les techniques du corps de Maastricht – on montrera, je crois, que l'agent traite les diverses parties de son corps comme autant d'instruments. Dans la boxe anglaise (un sport relativement récent), les poings jouent le rôle d'un instrument ~~???????~~ absent, ce qui signifie que les hommes ont dû apprendre à se battre avec de tels instruments avant de pouvoir inventer la boxe. Ce n'est pas la massue qui est un prolongement du poing, c'est le poing qui est un substitut de la massue. Ce processus d'instrumentalisation du corps est ce par quoi les techniques du corps sont des techniques – qu'il a fallu inventer comme les autres. Or l'invention implique nécessairement la découverte d'un comportement instrumental nouveau, ou du moins d'une possibilité d'utilisation nouvelle d'un tel comportement.

*contondant***Bibliographie**

Geoffroy, E. de
 1936 « La locomotion naturelle », in *Histoire de la locomotive terrestre*, Paris, L'illustration : 1-28.

Le savoir des couteaux

Hewes, G. W.

1955 « World distribution of certain postural habits », *American Anthropologist* 57 : 231-244.

Mahias, M.-C.

1985 *Le Burattage du monde. Paris, Ed. de la MSH*

Sigaut, F.

1991 « Un couteau ne sert pas à couper, mais en coupant », in *25 ans d'études technologiques en préhistoire*, Juan-les-Pins, APDCA : 21-34.

1993 « How can we analyse and describe technical actions ? », in A. Berthelet et J. Chavaillons, eds., *The use of tools by human and non-human primates*, Oxford, Clarendon Press : 381-397.

Wenke

Wenke, K.

1921 *Die Anfänge der Naturbeherrschung. I. Frühformen der Mechanik*, Stuttgart, Kosmos.